

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n<sup>o</sup> 36; MM. Gœury, placé des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n<sup>o</sup> 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n<sup>o</sup> 9; M<sup>me</sup> Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

# LE PAPILLON,

JOURNAL DES THEATRES.

## QUATRE JOURS DE LA SEMAINE.

Lyon a présenté, ces quatre derniers jours, un double aspect qui nous révèle tout le caractère français.

*Dimanche*, c'étaient des masques, de riches cavalcades, de nombreuses bandes travesties ou masquées; et pour les voir passer, la foule aux fenêtres, la foule sur les quais, sur les places, dans les rues. Dans les maisons, au sein des familles, c'étaient de sourdes rumeurs, d'inquiétantes paroles, de tristes pressentimens. Et toute la nuit, grand bal au Grand-Théâtre! toute la nuit le bal avec son orchestre entraînant danseurs et walseuses; le bal avec sa cohue de coureurs d'aventures, avec sa cohue de dominos insipides et silencieux, de masques avec l'éternel *je te connais!* le bal avec toutes ses licences et son ennui, le bal étourdissant son agonie dans le tumulte, dans l'oubli de toutes choses, dans sa dernière nuit.

*Lundi*. Voilà Lyon revenu à lui-même, à ses préoccupations du samedi, à ses affaires; Lyon, triste de sa folle joie de la veille; Lyon honteux de son plaisir, malade de la peur, rêvant la fuite et fuyant. Puis les curieux, les oisifs s'agglomèrent sur la place publique, crient: *Vivent les dragons!* chantent *la Marseillaise* en chœur et se dispersent devant la patrouille en se donnant rendez-vous pour le lendemain. Douze prisonniers, beaucoup d'anxiété, beaucoup de discussions politiques, beaucoup de troupes en mou-

vement, beaucoup de magasins avoisinant le quartier des Terreaux fermés à la nuit, beaucoup d'affaires suspendues; voilà toute la journée du lundi.

*Mardi*. La foule s'arrête sur la place des Terreaux pour y compter les factionnaires, s'étonne de ne plus traverser l'Hôtel-de-Ville et grossit d'heure en heure. Le brouillard descend sur la cité et la place devient déserte. Pendant ce tems, les canons et les munitions de guerre ont été transportés sur différens points; les patrouilles sont devenues de véritables légions; une proclamation stéréotypée a été affichée. Elle commence ainsi: *Mes chers concitoyens!* et finit par la phrase sacramentelle: *Que les bons citoyens se rassurent!* On annonce à chaque instant de nouveaux renforts à la garnison. On danse chez le général. 25,000 hommes cernent Lyon; nous n'en avons que 10,000 en 1815! Tout cet appareil effraye les uns et rassure les autres. Les ouvriers restent calmes et attendent patiemment l'ordre de reprendre leurs travaux.

*Mercredi*. Des chefs d'ateliers, des ouvriers las de cet état de choses demandent à l'autorité un appui. C'est du moins ce que nous annonce un Avis de la Mairie. Cet Avis est bientôt arraché dans plusieurs endroits. Aux Terreaux les groupes sont aussi nombreux et aussi inoffensifs que la veille; les femmes y abondent comme toujours. On recule devant des concessions. On fait une affaire d'amour-propre, d'une question d'industrie, d'une question sociale.

De tout ceci découle de douloureuses conséquences.

Un grand malaise règne dans la classe ouvrière ; un grand coup a été porté à notre industrie. Les associations ont révélé à tous, avec leur force, l'ordre et l'esprit de soumission de leurs membres. Une grande plaie sociale reste encore à guérir ; c'est une meilleure répartition du travail, une plus juste répartition des impôts. Cette question nous est interdite ; nous la laissons à des plumes plus habiles et plus expérimentées que la nôtre.

### POLEMIQUE LITTÉRAIRE.

NISARD ET JULES JANIN.

M. Nisard a jeté le gant à la littérature facile sans la défier, aux littérateurs faciles sans les nommer. Il y a eu, comme vous pensez, grand émoi dans l'armée qui se voyait attaquée au milieu même de son camp. Le premier et le plus fatigué des véritables littérateurs faciles s'est réveillé à ce bruit, et, comme il n'avait rien de mieux à faire à cette heure, puisque les vaudevillistes n'avaient pas osé se mesurer avec lui en plein théâtre, comme ils l'en avaient menacé à son de trompe, les téméraires, il a répondu à son ami M. Nisard, par le manifeste de la jeune littérature, que vous avez sans doute parcouru.

J'approuve assez, pour mon compte, la sortie de M. Nisard, — du moins quant à son commencement, car la conclusion s'y rattache bien forcément, sans art, sans transition, sans logique. Ce qui manque, voyez-vous, à notre littérature, c'est bien en effet le fonds et l'originalité. Toutes les histoires et nouvelles éparses dans vingt recueils ont toutes la même couleur, semblent toutes coulées dans le même moule. Bien plus, les écrivains sont toujours les mêmes, ayant recours sans cesse aux mêmes moyens, au même style, au même cadre plus ou moins delayé. Cinquante pages portent tout un écrivain. C'est là le grand défaut dont s'était si bien aperçu, et presque sans s'en douter, cet excellent lieutenant Godard ; et comme il en tançait vertement ses amis les romanciers ! vous vous en souvenez, je pense. Eh bien ! le père du naïf lieutenant est tombé dans l'exagération de ce même défaut qu'il raillait avec tant d'esprit.

Il traduit en résumés les gros recueils qui apparaissent chaque jour sur l'horizon littéraire, pour parler le langage du *Constitutionnel* ; il se répète, il se copie lui-même, il court après les idées ; il est perdu dans cette vie tourbillonnante de journaliste, qui ne lui permet pas d'écrire autre chose que des fantaisies, des fragmens ; hier, *l'Elisée Bourbon*, livre carliste ; aujourd'hui, un feuilleton du *Journal des Débats*. L'ancien rédacteur du *Figaro* libéral ne peut plus se livrer à une étude longue et suivie, et mûrir quelque forte et belle conception ; il gaspille son style au hasard, il en fait sur tout, il en donne à qui veut ; en voici, en voilà ! Voyez plutôt : Les Mémoires de

Benvenuto Cellini viennent à paraître ! Jules Janin d'écrire un long article dans la *Revue de Paris*, sur Benvenuto Cellini : or, il est bon que vous sachiez que cet article n'est que la seconde édition d'un autre article éminemment spirituel et piquant, inséré précédemment dans la même Revue. Paraissent les Mémoires de Casanova ; Jules Janin fait quarante pages sur Casanova ! Paraissent les *Aventures d'un Marin* ; un feuilleton ! les *Heures du soir*, un feuilleton ! *l'Histoire de Charles-Édouard*, deux articles de revue ! et ainsi de suite. Si le brillant écrivain fait un voyage en Belgique, il remplira les colonnes du *Journal des Débats* de l'histoire insignifiante de ce voyage ; s'il lit par hasard deux romans de Crébillon le fils, il se met naïvement à étudier Crébillon avec la même profondeur qu'il mettra demain à étudier Diderot, comme s'il n'y avait pas quelque fatuité littéraire à vouloir ainsi faire revivre et réhabiliter des écrivains obscurs, historiens oubliés de quelques petits détails d'une société qui se dissout. A ce prix, vous m'avouerez, le métier d'écrivain serait vraiment facile, pour peu qu'on eût d'orthographe et de style.

Aujourd'hui donc, Jules Janin a fait au manifeste de M. Nisard une longue et spirituelle réponse ; mais on n'y trouve pas cette éloquence chaude et âpre, cette conviction grave, quoique vaguement rendue par les expressions, qui distingue le plaidoyer de son adversaire. Dans sa réponse il fait encore de la littérature facile, et élude fort adroitement la question. Il se jette aux bras de Molière et de Beaumarchais, et accuse les deux grands maîtres, fort étrangers à la querelle, d'avoir fait de la littérature facile, pour s'abriter sous leur manteau. A celui qui attaque le mal universel, il répond par une nomenclature rapide et colorée de quelques chefs-d'œuvre ; puis il se plaint que M. Nisard trahisse ainsi les gens du métier, et enfin il s'accorde avec lui pour blâmer les monstrueuses exagérations du drame moderne. M. Nisard avait laissé prendre un grand avantage sur lui en ne définissant pas la littérature facile et la littérature difficile, ou plutôt en semblant désigner tout ce qui était conte, roman et drame, comme littérature facile, et comme littérature difficile des traductions Panckouke seulement. Jules Janin a bravement profité de cette maladresse, et il a cherché autant que possible, logiquement ou non, à confondre les mots et les définitions. Mais il est aisé de renverser par quelques mots ce brillant échafaudage de raisonnemens faux, quoique spécieux.

La littérature facile est bien évidemment cette littérature de métier, futile, courante, populaire si vous voulez, comme le *Courrier des Dames*, qui n'exige ni grandes études ni grands efforts, qui n'a d'autre but qu'un délassement de quelques heures, et jamais une pensée de moralité. La littérature sérieuse, au contraire, a toujours un but moral ou un

but d'instruction ; à cette littérature préside toujours une pensée de génie. Son partage à elle, ce n'est pas le cynisme ou la muscadinerie de la littérature facile, — c'est la haute critique, la belle poésie, l'histoire aux leçons vivantes, la biographie plutarquienne qui élève si fort l'esprit de la jeunesse. Et certes, on ne peut se dissimuler la tendance véritable qui se manifeste aujourd'hui vers cette littérature, à voir l'accueil que font nos revues aux travaux consciencieux de MM. Nisard, Lermnier, Quinet, Augustin Thierry, et les autres.

M. Nisard en était venu aussi à une question personnelle, savoir si M. Jules Janin était un auteur usé ou non. Il penchait pour l'affirmative, et condamnait l'historien de Mirabeau à la lecture des provinces. Jules Janin a bien accepté l'exil, mais il a déclaré qu'il était un vieillard littéraire assez vert encore. Je ne discuterai pas cette oiseuse question, mais je demanderai à M. Nisard, qui croit les provinces si arriérées en littérature, de quelle province il entend parler. Dans nos provinces du Nord, la Belgique, la Lorraine, etc., les livres nouveaux sont connus huit jours après leur publication, et quand arrive la critique des journaux et des livres, on est à même de l'apprécier. Quant à reléguer Jules Janin en province, ce serait une méchante charge, car il n'y ferait pas fortune, je vous assure.

La province aime surtout M. de Balzac, Eugène Sue, Georges Sand. Elle ne comprend pas cette littérature éparsée, décousue, éminemment parisienne, cachant ses plus admirables pensées sous un style frivole, et dont Jules Janin est le représentant; elle n'aime pas cette littérature facile, que caractérise un cachet toujours uniforme, qui brille d'une verve et d'un scintillement toujours semblables.

Voici une annonce que nous empruntons textuellement à un journal de la capitale.

#### AVIS AUX MAÎTRESSES DE MAISON.

Il n'est personne qui, fréquentant les bals, n'ait remarqué et déploré le peu d'empressement qu'apportent à la danse la plupart de nos *jeunes gens*, séduits de préférence par l'appât incertain d'une bouillotte ou d'un écarté, les maîtresses de maison en gémissent. M. Boué, dont les relations dans le monde sont nombreuses et honorables, a eu l'ingénieuse idée de former une réunion de *jeunes danseurs* qui, d'après les demandes qui lui seront adressées, se transporteront dans les bals de société, à la volonté des personnes. Les jeunes gens arriveront avec l'orchestre et ne se retireront qu'avec lui. Ils seront constamment à la disposition des maîtresses de maison. L'entreprise garantit leur moralité et leur discrétion; leur tenue ne laissera rien à désirer.

S'adresser franco.

L'annonce ne dit pas si l'on fait des envois dans les provinces.

## LA WALSE ET L'AUMONE.

L'harmonie et les fleurs,  
Les doux parfums de femmes,  
Le lustre aux mille flammes,  
La mode aux cent couleurs,  
C'est le bal, c'est la vie,  
C'est la danse suivie  
D'espoir, d'enchantemens,  
D'aveux et de sermens.

— « Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !  
Une aumône ! une aumône !... »

Mais le bal est riant,  
La walse est enivrante,  
La course délirante  
Et l'orchestre bruyant ;  
La gaité se colore,  
Et tourne et passe encore  
Devant l'eau du miroir,  
Qui rit de la revoir !

— « Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !  
Une aumône ! une aumône !... »

Sous les feux répandus  
L'hiver même a des charmes ;  
Que d'attraits sous les armes !  
Que de bouquets perdus !  
Mais suspendez la danse :  
Le pied fuit la cadence,  
Et la femme et la fleur  
S'inclinent de chaleur....

— « Une aumône ! une aumône !

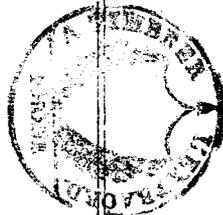
Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas !  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !  
Une aumône ! une aumône !... »

Où va-t-elle en rêvant  
Cette femme aux pieds d'ange,  
Dont le front rose change  
Comme l'eau sous le vent ?  
— « Ouvrez cette fenêtre ;  
Oh ! laissez-moi renaître !... »  
Et de son front charmant,  
Elle ôte un diamant.

C'est l'aumône ! l'aumône !

Madame, allez danser.... Dieu réchauffe vos pas !  
La dame au collier d'or ouvre sa main qui donne  
Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas !  
C'est l'aumône ! l'aumône !... »

Marceline VALMORE.



## La fleur — Contredanse.

La contredanse est menacée dans son existence ; on a essayé le galop, — mais le galop déränge la coiffure des femmes, — fripe leurs parures, — et leur rend le visage cramoisi. — Comme les femmes n'ont pas le droit de se faire laides, — on renoncera au galop.

La masurka, — à son tour, — se présente avec de nombreux partisans. — Nous verrons.

En attendant ces révolutions imminentes, il y a une chose capable d'empêcher un homme de danser toute sa vie, une chose qui se renouvelle plusieurs fois à chaque contredanse. Si vous invitez une femme ; — elle vous répond qu'elle est engagée ; — que ferez-vous ?

— J'en invite une autre.

— Fort bien, — mais alors c'est dire à la fois à la première femme : *Je ne tiens pas plus à danser avec vous qu'avec une autre* ; — et à la seconde : *Je danse avec vous faute de mieux et parce qu'un autre me refuse*.

— Comment éviter cela ?

— En ne dansant pas lorsque la femme dont on a fait choix n'est pas libre.

— Mais alors il peut arriver que l'on passe la nuit sans danser, quelque envie que l'on en ait.

— Voici ce qu'on fait dans plusieurs villes du Midi : — à chaque homme qui entre on offre une fleur artificielle à choisir dans une corbeille ; — quand il invite une femme, au lieu de cette formule si peu variée :

— Madame veut-elle me faire l'honneur de danser avec moi ?

Il lui offre la fleur, qu'elle garde à sa ceinture jusqu'à ce qu'elle ait dansé la contredanse promise ; — après quoi, elle lui rend la fleur qu'il va offrir à une autre.

Par ce moyen on ne s'expose jamais à inviter une femme déjà engagée, — puisque chaque femme qui n'a pas de fleur attend un danseur.

On nous promet pour demain vendredi, au Grand-Théâtre, la représentation, déjà annoncée, au bénéfice de Martin, danseur gracieux et léger, que le public affectionne à juste titre. Elle se composera du bel opéra de *Tancrède*, et de la première représentation de *Une Séduction ou la Partie de chasse*, ballet d'action en trois actes, de notre habile maître de ballets, M. Léon, et dont la musique est de M. Crémont, non moins apprécié comme compositeur que comme chef d'orchestre. On dit d'avance beaucoup de bien de l'œuvre chorégraphique et de la partition, et les auteurs sont, certes, hommes à justifier cette opinion favorable. A vendredi donc la foule et le plaisir.

— Le bal par souscription, qui devait avoir lieu samedi prochain au Grand-Théâtre, est, à la demande unanime des souscripteurs, remis irrévocablement au samedi 1<sup>er</sup> mars.

Ce retard, motivé par des considérations que tout le monde peut apprécier, permettra de lui donner toute la splendeur qu'il doit avoir et de faire de cette réunion une véritable fête où le nombre le disputera à l'élégance. On souscrit toujours à la direction du Grand-Théâtre.

## LYON.

On lit dans le *Courrier de Lyon*, sous la date du 17 courant :

« Hier matin une bande de gens déguisés qui revenaient d'un bal masqué, a traversé le pont Morand ; la rue Puits-Gaillot et les cours de l'Hôtel-de-Ville, en se livrant à des démonstrations de *gaité bruyante*, mais qui n'avait rien du reste que d'innocent en elles-mêmes ; néanmoins dans l'état d'inquiétude et d'alarme où se trouve notre cité, leur passage à mis en émoi tout le quartier des Terreaux. Quelques personnes, croyant y voir un commencement d'*insurrection*, sont parties pour la campagne pour ce fait seul.

— M. Reverchon a interjeté appel du jugement rendu contre lui.

— Un four à chaux et une maison, appartenant à M. Guillot et situés de l'autre côté du Rhône, au-dessous de la Guillotière, ont été hier la proie des flammes. On ne dit pas au théâtre vers 1790.

— M. le ministre événement ait été accompagné d'aucun autre accident.



## NOUVELLES.

M<sup>me</sup> Simon-Candeille, en dernier lieu M<sup>me</sup> Périé, auteur de la *BELLE-FERMÈRE*, de plusieurs autres pièces de théâtre, et de quelques romans, vient de mourir. Elle avait débuté au théâtre vers 1790.

— La fête connue sous le nom de LA DESCENTE DE LA COURTELLE, avait réuni cette année, au mercredi des cendres, la foule accoutumée qui se presse dans toute la rue du Faubourg-du-Temple pour jouir du spectacle de ces oripeaux flétris et de cette ivresse désillusionnée que rapportent chez eux les masques si folâtres la veille. Cette fois, pour donner sans doute une leçon à la foule curieuse qui vient contempler les derniers momens de leur orgie, toutes les voitures de masques qui revenaient de Belleville étaient remplies de sacs de farine, qu'ils distribuaient à mains pleines sur les habits et les voitures des spectateurs, et qui, sous la pluie battante du matin, devenaient bientôt de larges taches de pâte. Des rixes que la police était lente ou impuissante à réprimer, ont été à plus d'une reprise provoquées par cette mystification d'un nouveau genre.

— On lit dans la *GAZETTE DES TRIBUNAUX* que la justice informe contre M. Claude, curé de la commune de Tourtonville, qu'une passion malheureuse pour la science anatomique poussait à déterrer ses paroissiens après les avoir accompagnés au champ du repos.

Une personne qui donnerait de très-bons répondans et qui a reçu une bonne éducation, demanderait une place de femme de charge dans un hôtel. S'adresser au bureau du journal.

## L'INDUSTRIEL,

JOURNAL DES INTÉRÊTS MATÉRIELS,

DES SCIENCES UTILES ET D'INSTRUCTION POPULAIRE :

Une livraison chaque dimanche. Prix d'un numéro, 3 sous ; de l'abonnement 7 francs. Le premier numéro paraît aujourd'hui chez BARON, rue Clément et Savy, quai des Célestins n<sup>o</sup>, 47.